

Sage comme une image ?

Le musée de Tessé présente l'exposition "Sage comme une image ? L'enfance dans l'œil des artistes" du 14 février au 8 juin 2025. Elle éclaire les rôles assignés à l'enfant et ses représentations artistiques dans la société française de 1790 à 1850.

Page modifiée le mercredi 29 janvier 2025 • Données Ville du Mans

Événement



Anonyme. Portrait d'un père de famille avec ses enfants (détail). Vers 1805. Le Mans, musée de Tessé.
© Ville du Mans

À la suite des expositions qui, ces dernières années, ont traité de l'enfance au XVIII^e siècle ou au temps des impressionnistes, il était temps d'aborder cette période intermédiaire qui s'étend de la décennie 1790 jusqu'à la fin des années 1840.

Ce demi-siècle de l'histoire de France, mouvementé sur les plans politique et philosophique, est aussi une **période de formidable fermentation artistique**. Apparaissent alors de **nouvelles images de l'enfant**, à la faveur de la démocratisation du portrait et de l'engouement pour les scènes de genre historiques et sociales où des enfants, du présent comme du passé, occupent le premier rôle.

Quelles représentations de l'enfance les peintres, sculpteurs et photographes de cette époque ont-ils proposées ? Comment ces images adhèrent-elles à l'esprit de leur temps, et en quoi s'écartent-elles de certaines réalités sociales ? Reposant sur un **dialogue fécond** entre les arts académiques (peinture et sculpture) et le médium nouveau qu'est alors la photographie, le parcours entraîne le visiteur du mythe de l'innocence hérité des Lumières à l'enfant soldat, des princes maudits aux orphelins, des travailleurs aux génies en passant par une **grande galerie de portraits** peints, sculptés ou photographiés.

Contenu



Théodore Géricault, Rouen, 1791 – Paris, 1824. Portrait de Louise Vernet enfant, vers 1818. Huile sur toile. Paris, musée du Louvre. Une franche amitié lie Théodore Géricault à son camarade d'atelier et voisin Horace Vernet (1789-1863). Géricault profite de cette proximité pour peindre sa fille Louise de manière très différente des portraits tendres et sentimentaux de ses contemporains. Il choisit de représenter la fillette seule, un chat sur les genoux, sur un fond de lande venteuse et désolée, sans rapport avec l'environnement quotidien de cette fille de bourgeois parisiens. S'en dégage une sensation de solitude et d'irréalité, possible reflet de l'état d'esprit tourmenté de Géricault qui commence alors à peindre le Radeau de la Méduse.

© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) Michel Urtado

La richesse de l'accrochage proposé, grâce aux partenariats noués avec le musée du Louvre et le musée des Beaux-Arts de Bordeaux, permet de dresser un **panorama inédit du sujet**. L'exposition réunit **plus d'une centaine d'œuvres** (peintures, sculptures, arts graphiques et photographies) issues de collections publiques ou privées, uniquement françaises, notamment d'Île-de-France et du grand ouest, parti pris qui témoigne d'une prise en compte de la question écologique.

À côté de **grands noms incontournables** de la période (Eugène Delacroix, Anne-Louis Girodet, Camille Corot, Théodore Géricault, Jean-Auguste-Dominique Ingres, David d'Angers, James Pradier ou encore Honoré Daumier), **l'exposition met en avant des artistes souvent méconnus** parce que féminines ou éloignés des cercles parisiens (Auguste de Châtillon, Jeanne-Élisabeth Chaudet, Marie-Amélie Cogniet) ainsi que des **œuvres inédites**, peu présentées ou revivifiées par de récentes restaurations (Étienne Nicolas Suc, Émile Callande de Champmartin).

Partenariats

Cette exposition inaugure la convention de coopération scientifique signée entre le musée du Louvre et les musées du Mans en novembre 2022. Elle bénéficie du commissariat scientifique de Stéphanie Deschamps-Tan, conservatrice en chef au département des Sculptures et Côme Fabre, conservateur au département des Peintures.

Elle est organisée en coproduction avec le MusBA, musée des Beaux-Arts de Bordeaux, où elle sera présentée du 10 juillet au 3 novembre 2025.

Catalogue

Un catalogue publié chez Liénart éditions, sous la direction scientifique de Stéphanie Deschamps-Tan et de Côme Fabre, auteurs des principaux textes, accompagne l'exposition. Il comprend 192 pages et 150 photographies en couleur, au prix de 34 €.

29

prêts

C'est le nombre d'œuvres exceptionnellement prêtées par le musée du Louvre dans le cadre de cette exposition.

Coups de cœur



Jeanne Élisabeth Chaudet, née Gabiou, Paris, 1767 - Paris, 1832. L'Enfant endormi dans un berceau sous la garde d'un chien courageux, 1801. Huile sur toile, Paris, musée du Louvre. Une fable médiévale a inspiré ce tableau : l'histoire d'un enfant laissé sans surveillance par ses parents et qui échappe à la morsure d'une vipère grâce à la vigilance du chien de la maison. De retour au logis, le père se méprend en croyant d'abord que le chien a tué l'enfant en son absence : pris de colère, il décapite le fidèle animal avant de s'en repentir. Rien ne laisse présager ici cette issue. Véritable héros de cette scène, le chien nous prend à témoin et rappelle la coupable négligence des adultes. L'artiste, désireuse de dépasser la simple scène de genre anecdotique, élève l'enfant et le chien au rang d'allégories de l'innocence, de la vigilance et du dévouement.

© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) Adrien Didierjean



Auguste de Châtillon, Paris, 1808 - Paris, 1881. Le Petit Savoyard, 1845. Huile sur toile. Toulouse, musée des Augustins. Type pittoresque et pathétique, le petit Savoyard se rencontre fréquemment dans la littérature et les arts de la première moitié du XIXe siècle. Après les travaux agricoles de l'été, les garçons originaires de Savoie et âgés de huit à onze ans sont envoyés par leurs parents gagner de l'argent dans les grandes villes en hiver. Ils y exercent divers métiers saisonniers, comme colporteur, rémouleur, montreur d'animaux ou encore ramoneur. La précarité de ces garçons illettrés s'accroît au fil du siècle. Dépassant l'aimable scène de genre, Auguste de Châtillon compose ici un portrait monumental, à la présence forte, qui s'inspire directement des mendiants peints au XVIIe siècle par Esteban Murillo.

© Mairie de Toulouse, musée des Augustins, Daniel Martin



Thibaud Witz. Portrait de petit garçon portant un fusil et une gibecière, entre 1846 et 1854. Daguerreotype. Paris, Bibliothèque nationale de France.

Longtemps réservé aux rejetons de la grande noblesse, le XIXe siècle voit la généralisation du portrait d'enfant à toute la bourgeoisie. Cette diffusion est favorisée à partir de 1840 par l'apparition de la photographie qui prend le relais de la miniature peinte. Ces effigies ne sont pas seulement des souvenirs familiaux mais aussi des portraits de condition, ils traduisent un sentiment de légitimité sociale. On demande aux peintres et aux photographes d'opter pour des cadrages larges souvent jusqu'à mi-jambes ou en pied. Plutôt que sa personnalité propre, c'est la bonne santé et la belle apparence de l'enfant qui importe.

© Bibliothèque nationale de France



Jean-Baptiste Antoine Cadet de Beaupré, Besançon, 1758 – Valenciennes, 1823. Portrait de Rosalie Joseph Durieux, 1790. Terre cuite. Valenciennes, musée des Beaux-Arts. Cette statue grandeur nature d'une petite fille âgée de deux ans et demi est une œuvre majeure dans le genre du portrait d'enfant à la fin du XVIIIe siècle. Accordant à son sujet la noblesse d'un portrait en pied, le sculpteur parvient à rendre l'innocence et la timidité de cette petite fille qui serre contre elle sa poupée. Sa robe de coton plissée reflète une simplicité associée à un retour à la nature inspiré par le courant de pensée rousseauiste qui prône le libre développement de l'enfant qui ne doit pas être entravé dans ses mouvements.

© Ville du Mans